

PRESSE

« Le Clou dans la planche ». Publié le 09 Décembre 2011

<http://www.lecloudanslaplanche.com/critique-1120-la.decharge-une.famille.unie.html>

Une famille unie

(...)

Hélène Sarrazin et Valérie Véral se font passeuses de cette écriture où les langages se mélangent, ouvrant un regard sans jugement sur la vie des plus marginaux – une attitude révolutionnaire dans les années soixante-dix, époque du roman *La décharge*. L'univers du dépotoir se tisse pour le spectateur sur les planches de la Cave Poésie, entre deux tables et deux chaises, deux comédiennes se fondant en une seule parole avant de détacher clairement Noémi et Mlle Minnier.

Un portrait

"Le feu de la décharge remonte à la nuit des temps", écrit Noémi dans son cahier Bayard. En elle aussi où le public le retrouve, brûlant de vie. [...] Sur scène, en deçà des mots, les deux comédiennes commencent par suivre un mimétisme corporel, une scénographie quasiment symétrique, pour laisser entendre la parole de Noémi, l'évolution de la pensée de la jeune fille, avant de se répondre par les biais des autres personnages. Chacune devant un cahier, le fameux Bayard de l'élève, le spectateur peut voir dans cette fausse lecture l'adulte revenant sur ses écrits de jeunesse, le souvenir qui refait surface.

Point de vue

Le public assiste ainsi à toute une première partie où l'univers de la décharge se déploie, presque avec légèreté, sans ce pathétique que l'on peut lier à la vie du "sous-prolétariat rural". La rédaction du cahier avance et Hélène Sarrazin prend en charge la parole de Mlle Minnier tandis que Valérie Véral s'empare de celle de Noémi, l'une et l'autre sans en faire des personnages tranchés, laissant l'imaginaire du spectateur disponible.

La réussite de la pièce réside surtout dans le jeu de perception qui s'opère pour le public. Les secrets de chacune se dévoilent petit à petit et les jugements des uns et des autres se superposent sans que le spectateur ait à choisir, même si l'ensemble de la pièce tend à ce que la sympathie aille du côté de la famille Duchemin – un beau défi aux préjugés et au cadre moral du public. Ce dernier peut se laisser emporter par cet abandon à la lumière orangée de la Cave Poésie de ces vies où le monstre n'est souvent pas celui que l'on croit, où la vérité n'existe pas plus que le Bien, mais où se relève toujours, la tête dure, le cœur bientôt sous un manteau de cuir. ||

Morgane Nagir

▼ Par Clémentine HAUGUENOIS

La Décharge

Cave Poésie René Gouzenne (TOULOUSE)

de Béatrix Beck

Mise en scène et avec Hélène Sarrazin, Valérie Veril

À partir du roman de Béatrix Beck *La Décharge*, deux comédiennes proposent une lecture à deux voix, incarnant des rôles dédoublés, dans un jeu d'écho aussi bien linguistique que spatial. Dans un premier temps, le parti pris de la mise en scène et le décor minimaliste laisse le public interrogateur : deux chaises, deux tables, deux cahiers posés sur chacune des tables, deux femmes, tout en symétrie, une image en reflet entre deux entités physiques bien séparées. Puis, peu à peu, la complicité s'installe, la dualité finit par s'effacer et les deux femmes par se fondre dans une seule et même personnalité.

L'œuvre lue raconte le processus d'écriture d'une jeune fille aidée par son institutrice qui à son tour puise son inspiration dans la forme d'expression de son élève. Ainsi est créée une mise en abyme du thème de l'écriture. Il s'agit bien d'une lecture et non d'une retranscription de l'histoire. Le texte est mis à notre disposition, certes interprété par les comédiennes, mais laisse libre court à notre imagination. Elles habitent le texte, à nous de l'habiller.

Le personnage principal, Noémie Duchemin, raconte "la Décharge", lieu où elle vit, selon elle, une enfance heureuse dans une famille unie, alors que tout le village les méprise, elle, ses proches et leur condition. L'harmonie et la vulgarité s'entrechoquent et nous laissent perplexes. Bien que l'histoire des Duchemin devienne de plus en plus sordide, on se demande ce qui est le pire entre la réalité crue et le regard que les autres portent sur elle.

Noémie noue une relation forte avec M., son institutrice qui lui tend la main et la pousse vers l'écriture. Cette dernière se révèle être une manipulatrice qui utilise l'enfant pour sublimer ses rêves. Car "*la vie n'est pas une excuse*", espoirs déçus, trahison, frustration, jalousie, et rancune abreuvent de méchanceté les gens dits "normaux". Les homonymes N. et M. amènent une réflexion sur la frontière parfois très ambiguë entre la haine et l'amour, sentiments qui tirent tous deux leur essence dans l'ignorance.

À l'image du "sous-proletariat" du film de Ettore Scola *Affreux, Sales et Méchants*, cette famille "sous-évoluée", "grossière", en un mot marginale n'inspire que dégoût aux yeux des autres, alors que le regard de Noémie rachète cette déchéance. *La Décharge* est un discours amer et touchant qui place le spectateur hors de l'espace de jugement et donne ainsi toute la force au texte. Dans le même registre que *J'espérons que je m'en sortira* de Marcello d'Orta, la sincérité provocante et la générosité de ces gens simples qui vivent au milieu des ordures dégagent une certaine poésie de la vie et font l'effet d'une bombe. Un récit jonché de phrases poignantes qui mêlent naïveté avec clairvoyance et illustre avec un humour noir le drame de la pauvreté.